

LE RÔLE DE L'INTERPRÈTE DE CONFÉRENCES

Pour la plupart des Nord-Américains le vocable d'**interprète de conférences** est assez hermétique. Le métier est peu connu, ce qui explique probablement que l'on baptise volontiers l'interprète du titre de traducteur. Car un traducteur on sait ce que c'est : il écrit des traductions. Tandis que l'interprète, lui, reproduit de vive voix les discours prononcés en congrès ou conférences, le plus souvent selon la méthode dite «simultanée» qui permet, à l'aide de microphones et écouteurs, de suivre la parole de l'orateur à la seconde près (contrairement à la méthode dite «consécutive» utilisée, surtout en table ronde, selon laquelle on attend la fin d'un exposé). D'où le qualificatif familier de **traducteur instantané** –quand il n'est consacré **interprète!**

L'interprète de conférences joue un rôle assez particulier dans le domaine de la communication. À l'ère du transport aérien rapide, savants, spécialistes, professeurs et hommes politiques du monde entier possèdent aujourd'hui le moyen de se réunir entre eux pour échanger des idées, des connaissances et surtout discuter entre eux, sur place, d'un thème convenu d'avance, ce que le texte imprimé ne permet pas. La communication verbale étant impossible entre, par exemple, un Belge et un Mexicain dont l'un ne possède que le flamand et le français et l'autre l'espagnol et un peu d'anglais, c'est là que l'interprète intervient. Son rôle est toutefois moins simpliste qu'il ne semblerait de prime abord. Il s'agit pour lui, en tant qu'agent de communication, de permettre aux interlocuteurs de comprendre la pensée de chacun plus encore que les mots qui servent de véhicule à cette pensée. Il doit donc avant tout bien saisir les idées pour bien les transposer, en pratiquant sa devise : «Interpréter, c'est d'abord bien comprendre».

Même s'il est question de sujets ultra-techniques ou très spécialisés, là où le véhicule de pensée est un langage extrêmement précis, il ne suffit pas que l'interprète connaisse ce jargon. Pour un rendement fidèle, il lui faut surtout reconnaître le contexte particulier d'utilisation de ce vocabulaire afin d'éviter tout faux sens. À titre d'exemple, le terme **faisceau** évoque des connotations fort différentes en médecine, en botanique, en transport ferroviaire et en sciences optiques, et se traduira dans une autre langue par des vocables distincts. Or, contrairement au traducteur, l'interprète n'a guère le temps de consulter un dictionnaire, et à peine le temps de réfléchir. Bien qu'il n'en capte pas toujours le sens précis, il doit être familiarisé avec les termes de chacune des spécialités pour lesquelles il entreprend l'interprétation – ce qui exige une préparation semblable à celle d'un examen oral – ou alors, il doit pouvoir en reproduire le sens général de façon suffisamment approximative pour permettre à ses auditeurs de suivre le fil de l'idée exprimée, de comprendre.

Car c'est en cela que consiste son rôle. Il doit faire comprendre. La maxime retournée reste vraie : pour faire comprendre, il est essentiel que l'interprète comprenne d'abord lui-même ce qu'il entend. Il peut arriver, par exemple, qu'au cours d'un congrès bilingue anglais-français, un conférencier oriental s'exprime si mal en anglais que l'auditoire anglophone ne retienne que des bribes de ce texte lu avec tant d'application laborieuse, alors que les francophones l'auront peut-être mieux suivi par la voie d'un interprète à l'oreille bien dressée, voire intuitive, accoutumée aux accents étrangers et sachant comprendre à demi-mots. De même faut-il que l'interprète, comme un acteur, se mette dans la peau du personnage dont il traduit les idées afin d'aller jusqu'à devancer sa pensée, ou deviner si telle personne peu lettrée ou au verbe inarticulé se trompe de vocable lorsqu'elle parle de **métrologie** alors qu'elle veut sans doute dire **météorologie**.

Non seulement doit-il tenir compte du génie des langues, mais aussi de la culture qui crée les dialectes et régionalismes. Il différenciera l'adverbe **presently** anglais du **presently** de l'Américain moyen. Il reconnaîtra que les Belges et les Canadiens **posent** un geste, un acte, qu'**accomplissent** les Français, ou encore qu'en Belgique on **sait** ce qu'en France on **peut**. Bref, l'interprète s'efforce d'empêcher la propagation entre peuples de ce mal craignait Winston Churchill lorsqu'il prétendait que les Américains et les Anglais ne s'entendraient jamais «parce qu'ils parlent la même langue».

Un interprète d'anglais doit avoir sur le bout de la langue la traduction des nouveaux mots dans le vent qu'engendre fréquemment le parler américain si riche en néologismes : **serendipity, charisma brinkmanship, maverick, way-out**, déjà délaissés d'ailleurs en faveur d'une nouvelle génération de **catch-22, go-no-go, bionic, disco, up-front, blows the mind**. Il doit deviner tout de suite que tel orateur d'expression française qui parle de **briser** les prix se trouve influencé par sa culture linguistique anglaise, puisqu'il pense **break down** (ventiler). Il lui faut aussi se méfier des euphémismes qui se glissent de plus en plus dans le langage américain tant et si bien qu'il n'y a plus de canicule en Floride même par 90 °F à l'ombre, car il n'y fait jamais chaud qu'à un degré pudibond qui se dit **warm**. À ce propos, la traduction de **hot** sous toutes ses formes, presque toujours ambiguës, pose un piège des plus traîtres. Voyez vous-même : **hothouse, hotbed, hot air, hot blood, hot news, hot scent, hot goods, hot favourite, hot jazz, hot line, hot pepper, hot potato, hot cookie...** Tout n'est pas aussi facile d'attaque qu'un **vulgaire chien** chaud. En français, c'est plutôt le terme **chaleur** qui présente certains dangers : une francophone imbue de culture hispanisante, du fait d'avoir vécu de nombreuses années en Amérique latine, demandait un jour d'été à son amie, avec le plus grand sérieux, si elle n'était pas «en chaleur» – expression parfaitement anodine en espagnol.

Pour l'interprète, bien comprendre pour faire comprendre n'est pas une simple lapalissade. Afin d'être bien compris, il va sans dire qu'il doit en outre soigner sa diction, son articulation, éviter de s'enrouer, parler clairement dans son microphone et avec assez de conviction pour retenir l'attention de son auditoire.

Lorsqu'il peut allier de bonnes conditions de travail à ses propres qualités professionnelles, l'interprète de conférences remplit honnêtement son rôle et parvient parfois à égaler les virtuoses de toute interprétation, qu'elle soit musicale, théâtrale ou artistique. Interpréter les idées des hommes c'est une tâche bien ardue, jonchée d'embûches, une gymnastique mentale maintes fois épuisante un métier où les paroles s'envolent, semant souvent la frustration quand le mot juste s'est dérobé à jamais, sa place irrémédiablement usurpée par le faux sens au pire et, au mieux, par le pis-aller.

Mais c'est aussi un travail qui apporte sa propre récompense comme tout travail bien fait lorsque l'exécutant réalise ce but si bien défini dans la complexité de sa simplicité par un grand homme d'État européen : «aider les hommes à se comprendre et traduire toutes les nuances de leurs pensées et de leurs émotions».

Source : *Le Devoir*, 24 septembre 1981 p. IX.